



FRANCE. — XVIII^E SIÈCLE

UN CABINET DE TOILETTE VERS 1760. — LE MAINTIEN.

A une époque où la mode s'épuise en variations sur le thème ingrat du corsage baleiné, de la robe à dos flottant, du panier à large envergure, du soulier à haut talon; alors que la forme du corps humain disparaît sous un ajustement de plus en plus chiffonné et confus, et que, pour le dire comme M. Quicherat, il semble que cette forme n'existe pas, on est heureux de rencontrer, sans le dévergondage trop habituel, une portraiture propre à faire ressortir la nature corporelle, la complexion de la femme, telle que la voulait la mode, au plein cœur du XVIII^e siècle. C'est à Baudouin, gendre de Boucher, l'un des peintres les plus élégants de l'époque, qui, comme le disent MM. de Goncourt, « avait l'indécence bien apprise, » que nous devons la bonne fortune de cette rencontre. Dans la scène que nous représentons, presque naïve lorsqu'on se reporte à l'époque, cet artiste agréable s'est élevé jusqu'à la véritable peinture de mœurs.

Entre les trois caractères généraux de la femme du siècle, très disertement dégagés par MM. de Goncourt : au début les princesses de l'Olympe, arriérées des héroïnes à la Scudéri, quittant le brocart pour les dominos et les écarts de la Régence, et, vers la fin, les lectrices de romans, poussées vers la sensibilité par Jean-Jacques, rendant le sein des mères à leurs enfants, la femme de l'époque de Louis XV a une allure propre, un caractère particulier, utile à reconnaître; car c'est elle qui se trouve le plus en harmonie avec le costume de poupée, dont nos yeux sont, pour ainsi dire encore pleins.

La notion de la beauté s'était singulièrement modifiée avec le rapetissement des mœurs. Le principal était alors que le visage eût ce qu'on appela de la *physionomie*. Les véritables beautés, que l'on comptait, étaient dépréciées; on trouvait que certaines irrégularités de lignes, loin d'être messéantes, offraient, au contraire, plus de ressources pour se faire un minois de fantaisie, un visage de goût, un air chiffonné. Le meilleur compliment, le portrait le plus flatteur, consistait à dire quelque chose dans le goût de ce passage de Bachaumont : « Si elle n'est pas tout à fait une belle personne, sa gentillesse l'en approche tout auprès. » Or, comme, ainsi que

le remarquent MM. de Goncourt, « la mode façonne le visage de la femme, » pour arriver à *piquer* par la mine et se faire un visage *au-dessus du joli*, voici les traits qu'elle voulut avoir, et qu'elle eut : Des yeux à la chinoise, « car les plus beaux yeux du monde sont de grands yeux qui ne disent mot ; » « le nez fin et noble au plus « joli, dans lequel il se passait certain petit jeu imperceptible qui animait la physionomie » ou le nez retroussé, « tourné à la friandise ; » « la bouche ne dut pas être petite ni le teint d'une blancheur fade ; » ce qui faisait de la question du rouge une grosse affaire.

L'héroïne de la scène que nous reproduisons donne une idée assez exacte de ce type amoindri, de cette créature au corps gracieux et fin, à la tête spirituelle, dont le caractère est facile à reconnaître dans la sveltesse de la Poisson de qui la maigreur même fut considérée comme un exemple de bon goût.

Le cabinet de toilette représenté est de 1760-1765. Le style de la décoration intérieure, de mode fraîche, est l'aurore de celui qui prit en se développant, le nom de Louis XVI. Les architectes, comme Gabriel, au Garde-meuble, commençant à profiter des trouvailles de Pompéï, inauguraient alors ce goût nouveau, dont l'influence se fit bientôt sentir jusque dans les ajustements, où tout, soi-disant, était à la *grecque*. La conversion est ici si récente, que parmi les objets mobiliers, comme le cartel, le miroir de toilette, il en est qui appartiennent encore au genre rococo.

La jeune femme se fait habiller pour la sortie ou le dîner; on dînait alors à quatre heures; l'aiguille du cartel en marque trois; une fille de chambre ajuste le corps échancré, serré des deux côtés, lacé dans le dos. La dame qui se contemple dans l'éclat de son décolleté est une créature de formes élégantes; l'opulence de son buste est un adroit mensonge, car cette femme n'a pas plus les seins de la maternité que ne les avait naturellement la Pompadour. Son allure est dégagée, décidée, cavalière; familière avec les recommandations du *livre à la mode*, cette poupée connaît les *rengorgements d'ostentation*, les œillades, les morsures des lèvres, les grimaces et les airs mutins. Si elle n'est plus assez juvénile pour avoir conservé le *teint de couvent*, si apprécié, si recherché, elle est loin d'avoir besoin de recourir à l'*eau de chair*, si admirable pour les teints jaunes et bilieux; tout au plus recourt-elle à l'eau pour conserver le teint fin des personnes maigres. La chevelure nue est disposée selon l'école de Frison; elle est de peu de volume, en boucles, à chignon plat, affectant des allures presque naturelles, à la *grecque*, selon l'époque. Elle dégage le cou, laissant la tête petite; ce genre, longtemps stationnaire précède ici de peu l'élévation que la chevelure féminine devait recevoir des mains de Legros. Le corsage est long, de ceux qui, avec l'ample panier (encore sous le rideau du porte-manteau), donnaient au corps fluet l'aspect d'un *oranger en caisse*. Les bas blancs à coins brodés, les souliers blancs, pointus, à la boucle décorée d'émail ou de pierreries, à hauts talons de bois, parent la jambe et le pied. La chemise est assez courte; cette exiguité n'est pas faite pour contrarier les indiscretions causées par les mouvements du panier; nous avouons toutefois avoir peine à admettre, avec M. Quicherat, que l'accident produit par le lacet accrochant la jupe, soit le résultat d'une préméditation ayant pour but d'augmenter les chances de l'indiscrétion. Il nous semble que la version donnée par MM. de Goncourt, ne voyant là qu'un jeu d'artiste, est plus proche



EUROPE XVIII^E SIECLE

EUROPA XVIIITH CENTY

EUROPA XVIII^{TES} JAHR^T



IMP FIRMIN DIDOT et C^o PARIS

S^t Edme Gautier, del.

de la vérité. La robe jetée sur le fauteuil est de ce genre négligé que l'on affichait dès les premières années du règne de Louis XV, genre dans lequel on s'était de plus en plus enhardi. Dans un coffre ouvert, on aperçoit les nombreuses fanfoles de la toilette.

Si la belle s'admire en se disant : Me voilà telle que la nature m'a faite, elle se trompe ; elle est aussi près de la simplicité primitive que le bichon assis à ses pieds ; les petites chiennes gredines, aux oreilles longues, à la queue soyeuse, aux pattes grêles, sont également le produit de l'industrie humaine et de l'éducation, comme l'est lui-même le joli homme qui assiste à cette toilette, jeté si négligemment dans un fauteuil, renversé pour plus d'aise, la veste étalée, l'épée ramenée, accoudé d'un côté, l'autre bras rejeté en arrière, les jambes croisées. C'est un galant, et les roses qu'il tient à la main font assez voir qu'il est « furieusement épris de la petite personne ; » c'est le fat, mis en vogue par deux ou trois coquettes, « celui qui se plaît d'abord tant à lui-même, » sur les lèvres duquel voltigent les propos badins, « le petit monsieur qui donne ses décisions pour des oracles, » si plein du talent qu'il a de donner des ridicules ; « c'est un homme unique, bien venu partout ; » ce railleur qui persifle, mais ne rit point, car le rire est devenu bourgeois, est de ces gens, « dont une femme se fait honneur ; » peut-être est-il de ceux « qui sont en passe de tout ; » « peut-être a-t-il un beau nom et un régiment ; » peut-être est-ce un de ces marquis ayant tous les vices à la mode, de la fatuité et des dettes, répondant à leur intendant : « Parbleu ! laissez-moi me ruiner gaiement et sans y penser. » C'est à coup sûr l'un de ces compagnons de plaisir, dont une femme aimait à dire : « Son air m'enchanté, son ton, ses manières. »

La femme de chambre qui agit ici avec la dextérité professionnelle, jeune, souple, portant le tablier à bavette et la coiffe en papillon, est à peu près la Lisette du théâtre ; connaissant tous les secrets particuliers de sa maîtresse, elle est avec celle-ci sur le pied d'une intimité indéfinissable, dit Mercier, mélange de familiarité, de confiance, tempéré par une hauteur entachée de quelque mépris.

En rapprochant de l'aisance, du laisser aller de bon ton du marquis de 1760, le maintien de correction académique, que Lancret a donné à Grandval dans le rôle du Philosophe marié, portrait peint en 1742, nous nous sommes proposé de marquer, en outre des nuances du costume, le changement de manières qui s'était produit pendant le cours du siècle. Cette figure a de plus l'avantage de montrer l'attitude recherchée par des hommes élégants, esclaves des convenances et de l'étiquette, mais affectant sans doute le sourcil plissé du frondeur, auxquels, pour les ridiculiser, on appliqua alors le nom de *philosophes*. La comédie, manquée d'ailleurs, est de 1727 ; peut-être faudrait-il chercher plus haut que le poète qui l'a écrite, l'instigateur de cette fade raillerie. Destouches avait été le premier secrétaire de l'ambassade de Dubois, à Londres. Quoi qu'il en soit, Grandval représente ici dans leur caractère ceux que, les premiers, on appela philosophes. Sa tenue est d'un véritable seigneur et son allure est la reproduction de celle des hommes de cour contemporains. Les acteurs ne donnaient pas encore le ton ; les mémoires de Fleury font voir que les mimes recevaient alors leurs leçons les plus fructueuses des gens du plus grand monde, beaucoup plus expérimentés sur les choses de la véritable élégance que ne l'étaient les gens de théâtre. La correction gourmée de cette attitude (avec sa raideur, ses pieds en de-

hors, son regard projeté en avant, Grandval semble figurer dans un menuet) tient encore aux usages en cours du temps de Louis XIV, prolongés pendant la première partie de celui de Louis XV. Puis le relâchement de la tenue vint avec l'affaiblissement de ce que le duc de Luynes appelle, dans ses Mémoires, les usages les plus respectables. Il le déplore, et oppose à la simplicité expéditive des jeunes courtisans de Versailles, les manières solennelles de l'ancienne cour : « Il y a encore un usage de respect qui paraît s'oublier tous les jours : c'est les « révérences des hommes au roi et à la reine, aux arrivées, départs et remerciements; ces révérences se fai- « saient par une inclination profonde, en portant la main jusqu'à terre; quelques anciens courtisans la pratiquent « encore; c'était aussi une marque de respect que les révérences que les hommes faisaient au lit du roi, en « passant par la chambre à coucher. »

(Voir pour le texte : *La comédie, les Mœurs du temps, par Saurin, représentée en 1760*; *la Correspondance de Bachaumont, l'Esprit public au XVIII^e siècle, par M. Ch. Aubertin, Paris, Didier, 1873*; *l'Histoire du costume en France, par M. Quicherat, Paris, Hachette, et surtout le livre charmant de MM. de Goncourt : La Femme au XVIII^e siècle. Paris, Didot, 1862.*)

